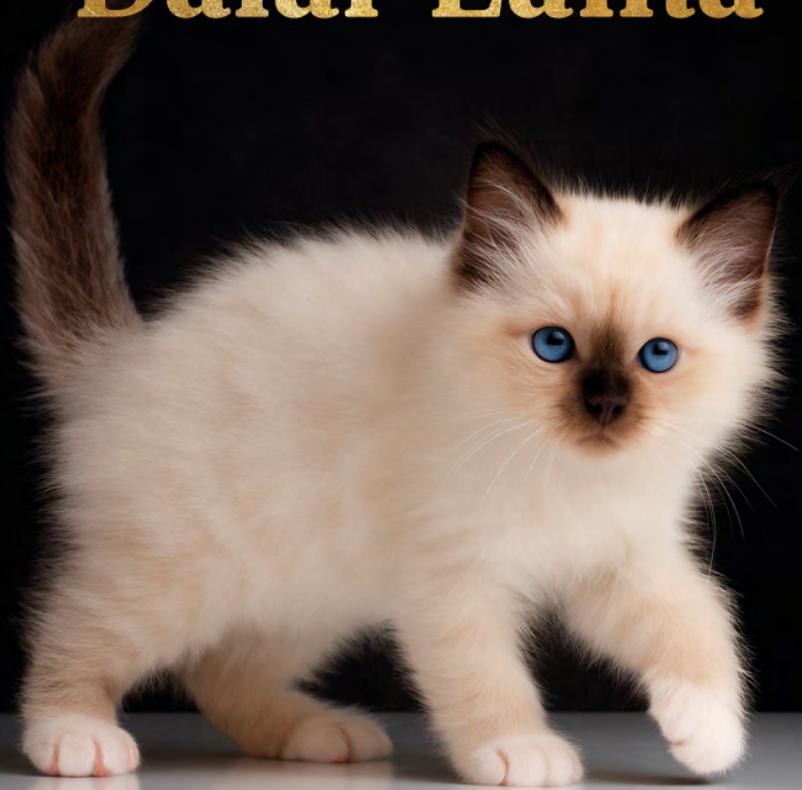




David Michie

Le Chat du Dalaiï-Lama



**BEST-SELLER
INTERNATIONAL**
Les secrets du
bonheur véritable

Roman

LEDUC poche ↗

Un chaton recueilli par le dalaï-lama nous livre un point de vue espiègle sur le quotidien de ce grand maître. Moines, stars hollywoodiennes en quête de sens, Occidentaux cherchant à percer le mystère du nirvana... chaque rencontre apporte de belles leçons de sagesse.

Le livre best-seller d'un félin pas comme les autres qui vous révèle les secrets du bonheur véritable !

L'occasion de se rappeler que nos croyances sont des prisons mentales et que l'accumulation de richesses matérielles ne procure pas autant de bonheur que la recherche du bien-être d'autrui.

Une initiation ludique et romanesque à cette philosophie de vie et à la méditation de pleine conscience.

Les autres tomes de la série au format de poche :



David Michie est spécialiste du bouddhisme et de la méditation de pleine conscience. Il donne des conférences sur ces sujets dans le monde entier. Il est l'auteur de la série à succès *Le Chat du Dalaï-Lama*.

Rayon : Développement personnel

ISBN 979-10-285-3660-2



editionsleduc.com

LEDUC
poche



8,40 euros
Prix TTC France

David Michie

Le Chat du Dalaï-Lama

Roman

Traduit de l'anglais par Martin Coursol

LEDUC ➔
poche

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !

Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc
Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !



« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Titre original anglais : *The Dalai Lama's Cat*

© 2012 Mosaic Reputation Management

Édition originale publiée en 2012 par Hay House Inc. USA.

Maquette : Patrick Leleux PAO

Photo de couverture : Adobe Stock

Traduit de l'anglais par Martin Coursol

La présente édition est publiée par :

© 2026 Leduc Éditions

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-3660-2

ISSN : 2427-7150

*En mémoire de notre propre petite Rinpoché,
Princesse Wussik du trône de Saphir.*

Elle nous a apporté la joie, nous l'avons tant aimée.

*Puisse ce livre être l'origine,
pour elle et tous les êtres vivants,
d'une illumination complète, facile et rapide.*

*Puissent tous les êtres trouver le bonheur
et les véritables sources de bonheur;*

*Puissent tous les êtres se libérer de la souffrance
et des véritables causes de la souffrance;*

*Puissent tous les êtres ne jamais être séparés du bonheur
qui est sans souffrance, la grande joie du nirvana,
la libération;*

*Puissent tous les êtres vivre en paix et dans la sérénité,
l'esprit libre de tout attachement, de toute aversion,
sans oublier l'indifférence.*



PROLOGUE

L, idée m'est venue par un beau matin dans l'Himalaya. Je me tenais là, à ma place habituelle sur le rebord de la fenêtre du premier étage — place qui offre un point de vue idéal, en ce sens qu'elle permet d'assurer un maximum de surveillance pour un minimum d'effort — tandis que Sa Sainteté s'apprêtait à mettre un terme à une visite privée.

Je suis beaucoup trop discrète pour mentionner avec qui la rencontre avait lieu, sauf pour vous dire qu'il s'agissait d'une très célèbre actrice hollywoodienne... vous savez, cette blonde qui aime prendre sa revanche, qui fait du bénévolat auprès des enfants et qui est même reconnue pour son grand amour des ânes. Oui, *elle!*

C'est au moment où elle allait quitter la pièce qu'elle a jeté un coup d'œil par la fenêtre, de sa vue imprenable sur les sommets enneigés, et qu'elle m'a remarquée pour la première fois.

— Oh, n'est-ce pas adorable !

Puis elle s'est avancée vers moi pour me flatter le cou, geste que j'ai accepté avec un énorme bâillement et un léger étirement de mes pattes avant.

— Je ne savais pas que vous aviez un chat ! s'est-elle exclamée.

Je suis toujours étonnée de voir à quel point les gens lui font si souvent la remarque — bien que tous ne soient pas aussi spontanés que les Américains dans leur façon d'exprimer leur étonnement à pleine voix. Et pourquoi Sa Sainteté ne devrait-elle pas avoir de chat — si « avoir un chat » est une juste compréhension de notre relation ?

Au reste, n'importe qui avec un pouvoir d'observation particulièrement aigu devinerait la présence d'un chat dans la vie de Sa Sainteté grâce aux poils égarés et aux rares moustaches que je laisse, expressément, sur sa personne. Auriez-vous jamais le privilège de vous approcher très près du dalaï-lama, et de pouvoir ainsi scruter ses tuniques, que vous découvriez presque assurément une fine mèche de fourrure blanche, ce qui confirmerait que loin de vivre seul, il partage son sanctuaire intérieur avec un chat au pedigree impeccable, quoique peu documenté.

C'est d'ailleurs une telle découverte qui a poussé les corgis de la reine d'Angleterre à réagir si violemment quand Sa Sainteté a visité le palais de Buckingham — un incident dont les médias du monde entier n'ont étrangement rien su.

Mais je digresse.

Après m'avoir flatté le cou, l'actrice américaine a demandé :

— A-t-elle un nom ?

— Oh oui ! Beaucoup de noms, a souri Sa Sainteté de manière énigmatique.

Ce qu'avait dit le dalaï-lama était vrai. Comme beaucoup de chats domestiques, j'ai reçu plusieurs noms, certains d'entre eux étant employés fréquemment, d'autres beaucoup moins. Il y en a un, en particulier, auquel je n'accorde que très peu d'importance. Connu par le personnel de Sa Sainteté comme mon nom d'ordination, c'est un nom que le dalaï-lama lui-même n'a jamais employé — du moins pas dans sa version étendue. Je n'entends pas le révéler de mon vivant non plus. Pas plus que dans ce livre, ça c'est sûr.

En tout cas... *certainement pas* dans ce chapitre.

— Si seulement elle pouvait parler, a continué l'actrice. Elle aurait une telle sagesse à partager...

Et c'est ainsi que l'idée s'est mise à germer dans ma tête.

Pendant les mois qui ont suivi, j'ai observé Sa Sainteté travailler sur un nouveau livre : les nombreuses heures qu'il a passées à s'assurer que les textes étaient bien interprétés ; tout le temps et l'attention qu'il a consacré à vérifier que chaque mot qu'il choisissait conférait le meilleur sens et le plus grand bénéfice qui soient au lecteur. De plus en plus, j'ai commencé à me dire que le temps était peut-être venu d'écrire moi-même un livre, un livre qui transmettrait une partie de la sagesse que j'ai acquise à m'asseoir non pas aux pieds du dalaï-lama, mais — plus intime encore — sur ses cuisses. Un livre qui raconterait ma propre histoire... pas tant celle d'une accession au trône que d'une introduction au temple. Comment j'ai échappé à un destin si effroyable qu'on peine à l'imaginer, et ce, afin de

devenir le fidèle compagnon d'un homme qui est non seulement un des plus grands leaders spirituels du monde et un Prix Nobel de la paix, mais un as de l'ouvre-boîte.

Souvent vers la fin de l'après-midi, quand je sens que Sa Sainteté a déjà passé trop d'heures à son bureau, je descends du rebord de ma fenêtre, j'avance à pas feutrés jusqu'à son espace de travail, et je frotte mon corps poilu contre ses jambes. Si ceci ne retient pas son attention, j'enfonce mes dents poliment, mais avec précision, dans la chair — si tendre — de ses chevilles. Là, j'y arrive toujours.

Avec un soupir, le dalaï-lama recule sa chaise, me prend dans ses bras, et se rend jusqu'à la fenêtre. Lorsqu'il plonge le regard dans mes grands yeux bleus, les siens expriment un amour si immense qu'ils ne cessent de me remplir de bonheur.

« Mon petit “*bodhichatva*” », m'appelle-t-il parfois, un calembour dérivé de *bodhisattva*, un terme sanskrit qui renvoie à la notion d'être illuminé chez les bouddhistes.

Ensemble, nous nous abandonnons alors à la vue panoramique qui balaie la vallée de Kangra. Puis une douce brise pénètre à l'intérieur qui charrie des odeurs de pin, de chêne de l'Himalaya et de rhododendron, et qui donne à l'air son caractère virginal, presque magique. Dans la chaude étreinte du dalaï-lama, toute distinction s'estompe complètement — entre l'observateur et l'observé, le chat et le lama, la tranquillité du crépuscule et mon ronronnement assourdissant.

C'est dans des moments comme celui-là que je suis si reconnaissante d'être la chatte du dalaï-lama.



CHAPITRE 1

Un taureau en train de déféquer est à remercier pour l'événement qui allait changer le cours de ma jeune existence — et sans lequel vous ne seriez pas, cher lecteur, en train de lire ce livre.

Imaginez-vous un après-midi typique de la saison de la mousson à New Delhi. Le dalaï-lama venait de quitter l'aéroport d'Indira Gandhi, après être allé enseigner aux États-Unis, et il rentrait à la maison. Tandis que son chauffeur se frayait un chemin à travers les faubourgs de la ville, le trafic a été complètement stoppé par un taureau qui s'était aventuré au beau milieu de la route, et où il s'était copieusement affairé à faire ses besoins.

À l'intérieur du bouchon de circulation, Sa Sainteté regardait calmement par la fenêtre, attendant que le trafic reprenne à nouveau. C'est alors qu'un drame se jouant en bordure de la route a attiré son attention.

Parmi la clameur des piétons et des cyclistes, des propriétaires et des mendians, deux enfants de la rue, couverts de lambeaux, tentaient impatiemment de conclure leur petit négoce quotidien. Plus tôt ce matin-là, ils avaient trouvé par hasard une portée de chatons, cachée derrière une pile de sacs de jute au fond d'une ruelle. Examinant leur trouvaille de plus près, ils comprirent qu'ils étaient tombés sur un « objet » de valeur. Les chatons n'étaient pas des chats de gouttière ordinaires : ils étaient clairement d'une race féline supérieure. Les jeunes garçons connaissaient peu la race himalayenne, mais derrière nos yeux de saphir, notre joli coloris et notre pelage somptueux, ils ont reconnu une magnifique monnaie d'échange.

Nous arrachant au nid douillet dans lequel notre mère nous avait laissés, ils nous ont assujettis, ma fratrie et moi, à l'agitation terrifiante de la rue. En l'espace de quelques instants, mes deux sœurs aînées, qui étaient plus développées que le reste de la portée, avaient été échangées pour quelques roupies — un événement si excitant que, dans la foulée, on m'a laissée tomber par terre, et qu'après avoir péniblement atterri sur le pavé, j'ai évité de justesse d'être tuée par un scooter.

Les garçons ont eu beaucoup plus de difficulté à nous vendre, mon frère et moi, les deux chatons les plus petits et les plus maigrichons de toute la portée. Pendant des heures, ils ont sillonné les rues, nous montrant avec insistance aux voitures qui passaient. J'étais beaucoup trop jeune pour être arrachée à ma mère, et mon corps chétif n'arrivait pas à s'en remettre. Faiblissant rapidement, faute de lait, le

corps toujours endolori par ma chute, j'étais à peine consciente quand les garçons susciterent l'intérêt d'un homme d'un certain âge, lequel avait pensé à un chaton pour sa petite-fille.

Invitant les deux garçons à nous déposer au sol, il s'est ensuite accroupi pour nous inspecter minutieusement. Mon frère aîné s'est promené sur la terre ondulée au bord de la route, miaulant et implorant qu'on lui donne du lait. Lorsqu'on m'a poussée par derrière afin d'induire chez moi un certain mouvement, je n'ai réussi qu'à faire un pas, chancelant, avant de m'effondrer dans une mare de boue.

C'est de cette scène dont Sa Sainteté a été témoin.
Et de celle qui a suivi.

Lorsqu'on a convenu de son prix, mon frère a été remis à un vieil homme édenté. De mon côté, j'étais toujours recouverte de boue tandis que les deux garçons statuaient sur mon sort, l'un d'eux allant même jusqu'à me repousser de son gros orteil. Ils décidèrent que j'étais invendable; saisissant une page d'un exemplaire du *Times of India* qui gisait à proximité, ils m'enveloppèrent alors comme un morceau de viande putréfiée destiné au tas d'ordures le plus proche.

Je commençai à suffoquer à l'intérieur du papier journal. Chaque respiration devenait un véritable combat. Déjà affaiblie par la fatigue et la faim, je sentais la flamme qui me gardait en vie vaciller dangereusement. La mort semblait inévitable tellement la situation était désespérée.

Mais Sa Sainteté dépêcha son chauffeur sans tarder. Fraîchement débarqué des États-Unis, il s'avéra que le chauffeur du dalaï-lama avait deux billets de

un dollar cachés dans sa tunique. Il les remit aux garçons, qui ont alors déguerpi, spéculant avec excitation sur la somme qu'ils toucheraient une fois les dollars convertis en roupies.



Soustraite à l'étreinte mortelle de la page des sports titrée «Bangalore écrase le Rajasthan par 9 buts», je me reposais maintenant sur la banquette arrière de la voiture du dalaï-lama. Quelques minutes plus tard, du lait était acheté auprès d'un marchand ambulant et on l'insérait goutte à goutte dans ma bouche; Sa Sainteté redonnait vie à ma forme inerte.

Je ne me souviens d'aucun des détails de mon sauvetage, mais l'histoire m'a été racontée tant de fois que je la connais par cœur. Ce dont je me rappelle, c'est de m'être réveillée dans un sanctuaire d'une telle chaleur que, pour la première fois après avoir été arrachée du sac de jute ce matin-là, je sentais que tout allait bien. Regardant aux alentours afin de découvrir la nouvelle source de ma subsistance et de mon confort, je me suis retrouvée à regarder directement dans les yeux du dalaï-lama.

Comment pourrais-je décrire ce premier moment en présence de Sa Sainteté?

Cela relève autant du sentiment que de la pensée : une profonde et rassurante compréhension indiquant que tout allait bien. Comme j'en suis venue à le comprendre plus tard, c'est comme si, pour la première fois, vous saisissiez que votre vraie nature en est une d'amour et de compassion infinis. Elle a

toujours été là, mais soudain le dalaï-lama la voit, et elle se réfléchit sur son visage. Il perçoit votre nature bouddhique, et cette révélation extraordinaire vous bouleverse bien souvent jusqu'aux larmes.

Dans mon cas, tout emmitouflée que j'étais dans une polaire marron sur une chaise de son bureau, je prenais également conscience d'un autre fait — de la plus haute importance pour tous les félins : j'étais dans la maison d'un amoureux des chats.



Aussi fortement ai-je ressenti cela, aussi distinctement ai-je perçu une présence beaucoup moins bienveillante de l'autre côté de la table à café. De retour à Dharamsala, Sa Sainteté avait repris son programme d'audiences et honorait un engagement de longue date à l'égard d'un professeur d'histoire originaire de Grande-Bretagne. Je ne pourrais vous dire de qui exactement il s'agissait, seulement qu'il venait d'une des deux célèbres universités anglaises.

Le professeur planchait sur un tome dédié à l'histoire indo-tibétaine et il semblait contrarié de voir qu'il n'avait pas toute l'attention du dalaï-lama.

— Un chat errant? s'exclama-t-il, après que Sa Sainteté lui eut brièvement expliqué la raison pour laquelle j'occupais le siège entre les deux.

— Oui, confirma le dalaï-lama, avant de répondre, pas tellement à ce que le visiteur avait dit, mais au ton sur lequel il l'avait dit.

Regardant le professeur d'histoire avec un grand sourire, il parla de sa riche et chaude voix de baryton, voix avec laquelle j'allais devenir si familière.

— Vous savez, professeur, ce chaton égaré et vous-même avez une chose très importante en commun.

— Je ne saurais dire quoi, répondit calmement le professeur.

— Votre vie est la chose la plus importante pour vous, dit Sa Sainteté. Même chose pour ce chaton.

Si on s'en remet au silence qui suivit, il est évident qu'en dépit de toute son érudition, le professeur ne s'était jamais heurté à une idée aussi stupéfiante.

— Vous n'iriez quand même pas jusqu'à dire que la vie d'un être humain et celle d'un animal ont la même valeur? risqua-t-il.

— En tant qu'êtres humains, notre potentiel est beaucoup plus grand, bien sûr. Mais parce que nous voulons tous demeurer en vie, parce que nous nous accrochons tous à notre expérience consciente particulière, *sous cet angle*, il n'y a pas de différence entre l'être humain et l'animal.

— Eh bien, peut-être est-ce effectivement le cas chez certains mammifères complexes... ajouta le professeur en luttant contre cette révélation troublante. Mais pas tous les animaux. Je veux dire pas les cafards, par exemple.

— Y compris les cafards, répondit Sa Sainteté, sans équivoque. Tout être doté d'une conscience.

— Mais les cafards sont porteurs de saleté et de maladies. Nous *devons* les pulvériser.

C'est alors que Sa Sainteté se leva et qu'elle marcha jusqu'à son bureau, où elle saisit une grosse boîte d'allumettes.

— Notre boîte à cafards. C'est bien mieux que de les pulvériser, j'en suis sûr, ajouta-t-il de son rire

si particulier. *Vous* ne voudriez pas être pourchassé par un géant qui pulvérise du gaz toxique.

Le professeur accepta en silence ce brin de sagesse, évident en soi, mais plutôt inusité.

— Pour nous tous qui sommes dotés d'une conscience, dit le dalaï-lama en retournant à son fauteuil, notre vie est très précieuse. Par conséquent, nous devons protéger tous les êtres sensibles autant que possible. Nous devons aussi reconnaître que nous avons tous, à la base, deux désirs en commun : le désir de vivre heureux et le désir d'éviter les souffrances.

Ce sont des thèmes que j'ai entendu le dalaï-lama répéter à plusieurs reprises et de mille et une façons. Pourtant, chaque fois qu'il en parle avec tant de clarté et d'efficacité, c'est comme s'il les présentait pour la première fois.

— Nous partageons tous ces deux désirs. Mais la façon dont nous recherchons le bonheur et tentons d'éviter les désagréments est aussi la même. Qui parmi nous n'apprécie pas un bon repas? Qui ne souhaite pas dormir dans un lit confortable et en toute sécurité? Auteurs, moines ou chatons égarés, tous sont égaux de ce point de vue.

Par-delà la table à café, le professeur d'histoire bougea dans son siège.

— Mais plus que tout, ajouta le dalaï-lama en se penchant pour me caresser avec l'index, nous voulons tous être aimés.

Lorsque le professeur partit plus tard ce jour-là, il y avait dans ses bagages beaucoup plus de matière à réflexion que le seul enregistrement de son entretien sur l'histoire indo-tibétaine avec le dalaï-lama.

Le message de Sa Sainteté était provocateur, voire dérangeant. Et surtout pas de ceux qui peuvent être facilement repoussés du revers de la main... comme nous étions sur le point de le découvrir.



Dans les jours qui ont suivi, je me suis rapidement familiarisée avec mon nouvel environnement. Le nid douillet que Sa Sainteté a fabriqué pour moi à partir d'une vieille robe en polaire. La lumière changeante de ses appartements quand le soleil se lève, qu'il passe au-dessus de nos têtes, et qu'il redescend chaque jour; sans oublier la tendresse avec laquelle lui et ses deux adjoints exécutifs m'ont administré du lait chaud jusqu'à ce que je sois assez forte pour commencer à ingurgiter de la nourriture solide.

J'ai ensuite commencé à explorer; d'abord la suite privée du dalaï-lama, puis rapidement au-delà, jusqu'au bureau que partagent ses deux adjoints exécutifs. Celui qui est assis le plus près de la porte, le jeune moine grasseau au visage souriant et aux mains douces, se nomme Chogyal. Il aide Sa Sainteté en ce qui a trait aux enjeux monastiques. Le plus ancien et le plus grand, qui est assis à l'opposé de Chogyal, c'est Tenzin. Toujours revêtu d'un costume pimpant, les mains sentant fort le savon au phénol, Tenzin est un diplomate professionnel et un attaché culturel qui aide le dalaï-lama avec les enjeux séculiers.

La première fois que j'ai titubé jusqu'à leur bureau, la conversation s'est brusquement interrompue.

— Qui est-ce ? demanda Tenzin.

Chogyal rit pendant qu'il me soulevait pour me déposer sur son bureau, où mon attention fut immédiatement attirée par le capuchon bleu éclatant d'un stylo Bic.

— Le dalaï-lama l'a sauvée tandis que sa voiture était prise dans un embouteillage à Delhi, répondit Chogyal, racontant mon sauvetage pendant que je faisais virevolter le capuchon Bic sur son bureau.

— Pourquoi marche-t-elle de façon si bizarre ? voulut savoir l'autre.

— Apparemment, on l'a laissée tomber sur le dos.

— Hum, fit Tenzin qui semblait en douter, alors qu'il se penchait sur moi pour m'examiner attentivement. Peut-être était-elle sous-alimentée, puisqu'elle était plus petite que les autres. A-t-elle un nom ?

— Non, répondit Chogyal.

Puis, après m'avoir lancé quelques fois le capuchon de plastique à travers le bureau, il s'est exclamé, enthousiaste à l'idée de relever ce défi :

— Nous allons lui en trouver un ! Un nom d'ordination. Qu'en penses-tu : tibétain ou anglais ?

(Dans le bouddhisme, quand quelqu'un devient moine ou nonne, il se voit donner un nom d'ordination afin de souligner sa nouvelle identité.)

Chogyal fit plusieurs suggestions avant que Tenzin ne lui dise :

— Vaut mieux ne pas forcer les choses. Je suis sûr que quelque chose va se présenter à nous au fur et à mesure que nous la connaîtrons davantage.

Comme d'habitude, le conseil de Tenzin devait s'avérer à la fois sage et prophétique, malheureu-

sement pour moi, comme la suite des choses allait nous le démontrer.

Tandis que je continuais à pourchasser le capuchon du stylo Bic, je me suis aventurée au-delà du bureau de Chogyal pour me retrouver à mi-chemin au travers celui de Tenzin. C'est à ce moment que le plus âgé des deux a saisi mon corps frêle et duveteux et m'a déposée sur le tapis.

— Tu ferais mieux de rester là, fit-il. Il y a une lettre ici que Sa Sainteté a adressée au pape, et nous ne tenons pas à ce qu'elle soit recouverte de traces de pattes.

— Signé en son nom par le chat de Sa Sainteté, dit Chogyal en riant.

— CDSS¹, lança Tenzin du tac au tac.

Dans la correspondance officielle, Sa Sainteté est fréquemment désignée sous l'acronyme SSDL.

— Ce pourrait être son titre provisoire en attendant que nous lui en trouvions un plus approprié.

Par-delà le bureau des adjoints exécutifs se trouvait un couloir qui débouchait, passé d'autres locaux, sur une porte que l'on gardait soigneusement fermée. Je savais, d'après ce que j'entendais dans le bureau des adjoints exécutifs, qu'elle menait à plusieurs endroits, incluant en bas de l'escalier, dehors, au temple, et même outre-mer. C'était la porte par laquelle tous les visiteurs de Sa Sainteté entraient et repartaient. Elle ouvrait sur un monde complètement nouveau. Mais en ces premiers jours,

1. N.d.T. : CDSS = Chat de Sa Sainteté; SSDL = Sa Sainteté le dalaï-lama.

le petit chaton que j'étais se satisfaisait entièrement de demeurer de ce côté-ci de la porte.



Après avoir passé mes premiers jours sur Terre dans une ruelle, je n'avais qu'une mince compréhension de ce qu'était un être humain — et aucune idée du caractère inusité de mon nouvel environnement. Quand Sa Sainteté sortait du lit chaque matin à 3h pour méditer pendant cinq heures, je la suivais et me recroquevillais en boule auprès d'elle, me prélassant dans sa chaleur et son énergie. Je pensais que la plupart des gens débutaient leur journée en s'adonnant à la méditation.

Quand les visiteurs venaient voir Sa Sainteté, je remarquais qu'ils lui présentaient toujours une écharpe blanche, ou *kata*, et qu'elle le leur rendait accompagnée d'une bénédiction. Je supposais que c'était la façon dont les êtres humains accueillaient habituellement leurs visiteurs. Je constatais également que plusieurs des personnes qui visitaient Sa Sainteté avaient parcouru de très longues distances ; cela, aussi, me semblait tout à fait normal.

Et puis un jour Chogyal m'a prise dans ses bras et a chatouillé mon cou.

— Ne te demandes-tu pas qui sont toutes ces personnes ? dit-il, en suivant mon regard qui s'attardait aux nombreuses photographies accrochées au mur des adjoints.

Puis, faisant des gestes en direction de quelquesunes des photos, il ajouta :

— Les huit derniers présidents des États-Unis, en présence de Sa Sainteté. Le dalaï-lama est une personne très spéciale, tu sais.

Oui, je le savais : il voyait toujours à ce que mon lait soit chaud, mais pas trop, avant de me le donner.

— C'est un des plus grands leaders spirituels du monde, poursuivit Chogyal. Nous le considérons comme un Bouddha vivant. Nul doute qu'une connexion karmique très étroite te rattache à lui. Ce serait intéressant de voir laquelle.

Quelques jours plus tard, je me suis frayé un chemin le long du corridor jusqu'à la cuisinette et à la salle de repos où certains employés du dalaï-lama vont pour se détendre, passer l'heure du dîner ou faire le thé. Plusieurs moines étaient assis sur un sofa, visionnant l'enregistrement d'une nouvelle qui traitait de la plus récente visite de Sa Sainteté aux États-Unis. Tout le monde savait maintenant qui j'étais; en fait, j'étais devenue la mascotte du bureau. Bondissant sur les cuisses de l'un des moines, je l'ai laissé me caresser pendant que je regardais aussi la télé.

Au départ, tout ce que je pouvais voir, c'était une énorme marée humaine avec un petit point rouge en son centre, tandis que la voix de Sa Sainteté, elle, me parvenait très clairement. Mais au fur et à mesure que l'enregistrement défilait, je me suis rendu compte que le point rouge n'était nul autre que Sa Sainteté, et qu'elle se trouvait au milieu d'un vaste stade. C'était une scène qui rejouait constamment dans chacune des villes visitées par le dalaï-lama, et ce, de New York à San Francisco. Le présentateur faisait remarquer que les énormes

foules qu'il attirait dans chaque ville démontraient qu'il était plus populaire que bien des rock stars.

Peu à peu, j'ai commencé à voir à quel point le dalaï-lama était extraordinaire, pour ne pas dire vénéré. Et, peut-être en raison de ce qu'avait dit Chogyal au sujet de notre « connexion karmique très étroite », à un moment donné, j'ai commencé à croire que je devais, moi aussi, avoir quelque chose de spécial. J'étais, après tout, celle que Sa Sainteté avait sauvée des gouttières de New Delhi. Avait-elle reconnu en moi une âme sœur, un être sensible sur la même longueur d'onde spirituelle ?

Quand j'entendais Sa Sainteté entretenir ses visiteurs de l'importance de l'amour bienveillant, je ronronnais de satisfaction, sachant que c'était exactement ce que je pensais aussi. Quand le soir venu, le dalaï-lama ouvrait ma boîte de Friskies®, cela me semblait évident, pour moi comme pour lui, que tous les êtres conscients voulaient satisfaire les mêmes besoins fondamentaux. Et quand il caressait mon ventre repu après le repas, il me semblait clair également qu'il avait raison ; chacun de nous ne veut en fait qu'être aimé.

Sa Sainteté s'apprêtait alors à effectuer un voyage de trois semaines en Australie et en Nouvelle-Zélande, et on se demandait, entre autres, que faire de moi pendant son absence. Avec ce voyage et plusieurs autres prévus dans les mois à venir, allais-je demeurer dans les appartements du dalaï-lama, ou ne serait-il pas préférable de me trouver un nouveau chez-moi ?

Un nouveau chez-moi ? L'idée était en soi complètement absurde ! J'étais le CDSS. Je m'étais rapide-

ment taillé une place parmi l'ordre social. Il n'y avait personne d'autre avec qui j'aurais préféré vivre que le dalaï-lama. Et j'en étais même venue à priser certains aspects de ma routine quotidienne : m'exposer au soleil sur le rebord de la fenêtre pendant que Sa Sainteté parlait aux visiteurs ; savourer la délicieuse nourriture qu'elle ou son personnel me servait dans une soucoupe ; écouter des concerts pendant l'heure du dîner avec Tenzin.

Même si l'attaché culturel de Sa Sainteté était Tibétain, il était diplômé de l'université d'Oxford en Angleterre, où il avait étudié au début de la vingtaine, et il avait développé un goût pour tout ce qui était européen. Chaque jour, à l'heure du dîner, sauf quand il y avait des choses pressantes à régler, Tenzin se levait de son bureau, sortait la petite boîte en plastique contenant le repas que son épouse lui avait préparée et empruntait le corridor jusqu'à l'infirmerie. Rarement utilisée dans ce but, elle contenait un lit à une place, une pharmacie, un fauteuil et une chaîne stéréo portative qui appartenait à Tenzin. Ne suivant que ma curiosité, je l'ai un jour suivi jusque dans la salle, où je l'ai aperçu se caler dans le fauteuil et presser un bouton sur la télécommande de la chaîne stéréo. En moins de deux, la pièce était remplie de musique. Les yeux fermés, la tête appuyée contre le dossier de la chaise, un sourire apparaissait sur ses lèvres.

— Le prélude de Bach en do majeur, CDSS, dit-il après la fin du court morceau pour piano.

Je ne savais pas qu'il s'était aperçu de ma présence dans la pièce.

— N'est-il pas exquis? De tout temps, un de ceux que je préfère. Si simple : une seule ligne mélodique, aucune harmonie, mais d'une telle profondeur au plan des émotions!

Ce fut la première d'une série de leçons quasi quotidiennes sur la musique et la culture occidentale que je devais recevoir de Tenzin. Il semblait vraiment m'apprécier, à titre de présence avec qui partager son enthousiasme pour tel air d'opéra ou tel quatuor à cordes — ou parfois, pour faire changement, pour telle ou telle reconstitution d'un certain événement historique à la radio.

Tandis qu'il mangeait tout ce qui pouvait se trouver dans sa boîte en plastique, je me couchais en boule sur le lit — une liberté qu'il tolérait puisque nous étions entre nous. C'est donc ainsi que mon goût pour la musique et la culture occidentale commença à se développer, un déjeuner à la fois.



Puis un jour, quelque chose d'inattendu se produisit. Sa Sainteté était au temple, et la Porte avait été laissée ouverte. J'étais maintenant devenue un chaton aventureux : je ne tenais plus à passer tout mon temps confinée dans une polaire. Rôdant le long du couloir à la recherche de sensations fortes, lorsque j'ai vu la porte entrebâillée, j'ai su que je devais y entrer; c'était l'accès vers tous ces endroits qui s'étendaient au-delà.

En bas. Dehors. Outre-mer.

Je ne sais trop comment j'ai descendu deux volées d'escaliers, tout en chancelant et en remerciant le

ciel qu'ils soient moquettés, car ma descente s'est accélérée au point où j'ai perdu pied et atterri en tas, de façon peu gracieuse, tout en bas des marches. Reprenant mes sens, je me suis relevée et j'ai poursuivi mon chemin à travers un petit vestibule, puis j'étais dehors.

C'était la première fois que je me retrouvais dehors après avoir été arrachée aux gouttières de New Delhi. Il y avait un mouvement, une sensation d'énergie et des gens qui marchaient dans toutes les directions. Il ne m'a pas fallu aller très loin avant d'entendre un concert de cris perçants et de bruits de pas sur le pavé. Des écolières japonaises m'avaient aperçue et s'étaient lancées à ma poursuite.

J'ai paniqué. Détalant aussi vite que mes frêles jambes arrière me le permettaient, je me suis sauvée de cette horde assourdissante. Cependant, je pouvais les entendre qui gagnaient du terrain. Je n'avais aucune chance de les semer. Le bruit des chaussures martelant le pavé grondait maintenant tel le tonnerre !

Puis j'ai repéré un petit espace entre des colonnes de brique qui soutenaient le plancher d'une véranda — une ouverture qui menait sous le bâtiment. Le passage était étroit, et mon temps était compté. De plus, je n'avais aucune idée de l'endroit où il pouvait mener. Mais lorsque je me suis glissée à l'intérieur, la cohue a immédiatement cessé. Je me suis retrouvée dans un grand espace, rampant entre le sol et les planches de bois. C'était sombre et poussiéreux, et on entendait des bruits de pas qui tambourinaient constamment sur le plancher. Mais au moins, j'étais en sécurité. Je me

suis demandé combien de temps je devrais rester là avant que les écolières ne disparaissent. Balayant une toile d'araignée de mon visage, j'ai décidé de ne pas risquer un autre assaut à mon endroit.

Tandis que mes yeux et mes oreilles s'adaptaient à ce nouvel environnement, j'ai pris connaissance d'un grattement — un rongement sporadique, mais insistant. J'ai fait une pause, les narines bien dilatées, et j'ai humé l'air. Un bruit d'incisives mastiquant bruyamment et une odeur acré faisaient frémir mes moustaches. Ma réaction, aussi instantanée que puissante, a déclenché un réflexe que je n'aurais jamais cru posséder.

Même si je n'avais jamais vu de souris auparavant, je l'ai immédiatement identifiée comme un objet de proie. Elle était accrochée à la brique, la tête à moitié enfouie dans une poutre de bois qu'elle creusait avec ses grandes dents avant.

Je me suis déplacée furtivement, masquant mon approche grâce au bruit constant des pas sur le plancher au-dessus.

L'instinct a alors pris le dessus. D'un seul mouvement de ma patte avant, j'ai mis le rongeur hors d'équilibre et je l'ai projeté au sol, où il gisait étourdi. Me penchant sur lui, j'ai enfoncé mes dents dans sa nuque. Son corps est devenu tout mou.

Je savais exactement ce qu'il me fallait faire par la suite. Ma proie bien immobilisée entre les dents, j'ai rebroussé chemin jusqu'au trou entre les colonnes de brique, j'ai jeté un coup d'œil au trafic extérieur, et, ne voyant aucune trace d'écolières japonaises, je me suis ruée sur le pavé jusqu'à l'intérieur du bâtiment. Me précipitant à travers le vesti-